

**POUR UNE RÉVOLUTION
DANS LA RÉVOLUTION
THÉORIQUE MARXISTE**

Marxismes et révolutions socialistes à la fin du XX^e siècle

Nous publions dans ce numéro d'Economie et Politique la première partie d'une série d'entretiens qu'accorde PAUL BOCCARA à notre revue.

Le thème de ce premier entretien est
« OUVERTURE DE LA THÉORIE MARXISTE
ET CRÉATIVITÉ SOCIALE RÉVOLUTIONNAIRE ».

Dans notre prochain numéro, nous publierons une deuxième partie intitulée « EXIGENCES PRATIQUES D'UNE NOUVELLE RÉVOLUTION DANS LA RÉVOLUTION THÉORIQUE MARXISTE »

Face à ce qu'ils appellent « la faillite du communisme », certains dans le Parti Socialiste et dans sa mouvance veulent ouvrir un débat sur Marx et l'actualité de ses analyses. Il ne faudrait pas enterrer Marx, selon eux, mais retenir certains aspects critiques. Que penses-tu de cette démarche ?



La question de l'interpellation des travaux de Marx et du marxisme par les problèmes concernant la révolution et la construction d'une société socialiste aujourd'hui n'est pas seulement posée par des gens qui se rattachent au PS ou à sa mouvance, comme par exemple Max Gallo dans *Manifeste pour une fin de siècle obscure* (décembre 1989).

Cette question concerne aussi d'autres courants de pensée, comme des courants chrétiens,

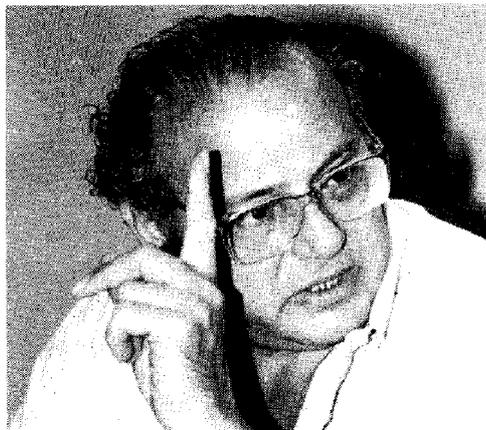
depuis l'interview du Cardinal Decourtray « *Le communisme a révélé sa perversité* » (Le Figaro du 5/1/90) jusqu'aux réponses, favorables à l'action commune avec les marxistes communistes, qu'il a suscitées. Elle se pose de tous les côtés ; donc, bien sûr, chez ceux qui veulent entièrement rejeter Marx, à gauche et à droite. Mais surtout, elle se pose objectivement chez les communistes eux-mêmes. Ainsi, à mon sens, il ne s'agit pas du tout pour les communistes de réaffirmer simplement une fidélité au marxisme et encore moins de rejeter toutes les « déformations » sur le dos de Staline. Remettre en cause (pour l'approfondir et mieux le fonder) notre « marxisme » me semble nécessaire, avec l'enjeu de nouvelles avancées très hardies (déjà initiées d'ailleurs) face à de graves régressions possibles.

En effet, la question des analyses idéologiques et théoriques dont se réclament les communistes est objectivement posée par la crise du type de construction de sociétés socialistes qui a été tentée tout particulièrement dans les pays en général arriérés de l'Est européen. Elle est aussi posée par les enjeux de mutations profondes dans ces pays dans la pratique et la pensée sociales, pour une nouvelle révolution ou au contraire pour s'intégrer au capitalisme et à la social-démocratie actuels. Cette construction en crise s'est en effet réclamée du marxisme, même sous la forme du « marxisme-léninisme ». Et les tentatives d'issues à la crise impliquent aussi de profondes modifications dans la pensée et la théorie, d'ailleurs effectivement revendiquées de-ci de-là.

Cette question interpelle d'autant plus les communistes des pays capitalistes qu'ils ont des difficultés à développer un processus révolutionnaire. Notamment les communistes français ont déjà posé depuis quelques années, face aux difficultés du mouvement révolutionnaire chez nous, non seulement le problème d'une nouvelle stratégie politique, mais aussi - ce qui est moins admis - en liaison intime avec elle, l'exigence de novations profondes de la théorie marxiste. Ces novations visent à répondre aux mutations sociales dans nos pays comme dans le monde et à s'articuler à des pratiques de luttes et des propositions nouvelles.

Dans les conditions du débat idéologique et politique relancé de façon aiguë par les bouleversements dans les pays de l'Est, ces novations théoriques que nous avons commencé à avancer (par exemple sur les interventions des travailleurs dans les gestions des entreprises) sont plus que jamais actuelles. Ce qui se passe à l'Est peut éclairer leur nécessité pratique, en faisant reculer les résistances qu'elles ont connues jusqu'à présent. Leur développement, en relation avec la pratique des luttes, permettrait de dépasser deux risques opposés dans nos conditions : - soit, au nom de la nécessité du changement profond, se laisser influencer par le courant dominant à gauche, en cherchant en fait à faire de la meilleure social-démocratie ; - soit, inversement, au nom d'une opposition aux attaques de la social-démocratie, concernant la nature même des communistes, refuser de se mettre en cause profondément pour avancer en faisant progresser de façon nouvelle notre identité révolutionnaire. Dans les deux cas d'ailleurs, l'importance du développement des novations théoriques et de leur liaison avec des pratiques politiques nouvelles serait négligée.

Mais qu'est-ce qui caractériserait donc la façon de poser ces questions objectives sur Marx et le marxisme dans une optique social-démocrate ?



Du côté de la social-démocratie en France, si tous parlent de la « faillite du communisme », face à ce qui n'est que la crise d'un type de construction socialiste étatiste, à partir des conditions dominantes de pays arriérés, certains veulent néanmoins continuer à faire écho à des préoccupations critiques marxistes. Tous veulent récupérer la sensibilité dite « communiste ». Par exemple, la motion Rocard pour le congrès du PS déclare

vouloir, aussi bien, intégrer une « sensibilité » communiste dans le PS qu'intervenir dans la transformation du Parti communiste. Cependant, ceux qui cherchent à récupérer pour le PS, le « marxisme », tout en lui faisant subir des amputations et dénaturations, expriment néanmoins le besoin de garder certaines critiques systématiques de la société capitaliste face au triomphalisme de son apologie ouverte. Et aussi, tout en posant de façon tout à fait déformée et même conservatrice les problèmes, ils sont branchés, dans une certaine mesure, sur des exigences objectives de développements théoriques et pratiques nouveaux.

Loin de leur abandonner les problèmes de ces sensibilités, par un repli sectaire ou des réponses trop défensives, nous pouvons aller au-devant des problèmes et des aspirations nouvelles. Cela suppose de poser aussi bien les questions des graves déformations du « marxisme-léninisme », face aux acquis de la recherche de Marx, que celles de domaines laissés en grande partie en friche encore par la révolution théorique marxiste. Dans ces divers domaines, des avancées décisives sont possibles et nécessaires dans les conditions de la fin du XX^e siècle, avec non seulement ses difficultés mais toutes ses promesses. Et ces avancées ont déjà été commencées. Elles concernent, d'une part, les phénomènes de l'économie concrète (du marché international à la gestion des entreprises), au-delà des principes essentiels auxquels se bornait l'analyse générale du *Capital* de Marx. Il s'agit, d'autre part et de façon corrélative, des domaines de la politique, des institutions, de l'éthique et des autres aspects non-économiques de la société, trop peu étudiés au plan théorique. Ainsi, si nous avons abandonné dans le PCF la référence à la dictature du prolétariat et ensuite au « marxisme-léninisme », tandis que nous avons proposé une avancée autogestionnaire à un socialisme lui-même autogestionnaire, nous sommes très loin d'avoir exploré toutes les implications de cette démarche au plan théorique (et aussi au plan pratique), même si des esquisses, trop peu connues, ont commencé à être tracées.

Mais d'abord nous ne pouvons esquiver la question de la nature du *socialisme dit scientifique* lui-même, dont parlait Marx et auquel le PCF s'est d'ailleurs référé quand il a abandonné la référence au marxisme-léninisme dans ses statuts. Sur cette question primordiale, certaines de nos recherches récentes ne sont presque pas connues et encore moins discutées à l'intérieur du parti. A fortiori sont-elles ignorées à l'extérieur, comme le montre par exemple l'article récent de R. Maggiori.

Précisément, Robert Maggiori dans « Libération », tout en déclarant qu'il ne faut pas enterrer Marx avec le communisme, affirme néanmoins : « le ver était dans le fruit (...) il y a dans la théorie de Marx un péché originel ou une faramineuse erreur : penser que des buts préétablis pouvaient être scientifiquement atteints, et ... donc la promesse scientifiquement garantie d'une société juste et égalitaire » (article du 19/1/90 : « Si le communisme est mort, Marx se lit encore »)...



Tout en touchant un problème réel tout à fait fondamental, cet auteur ignore sur cette question non seulement l'esprit mais des formulations explicites de Marx, qui a pu lui-même dire le contraire. Il est sans doute en partie influencé par des déformations ultérieures. Mais il ignore aussi les développements que nous avons commencé à faire en France sur ces questions : il traite d'ailleurs les communistes « d'aphasiques ».

Pour notre part, nous nous sommes notamment référés ces dernières années à ce sujet aux déclarations de Marx dans ses *Notes marginales* publiées en 1926 (après la mort de Lénine) sur le livre de Bakounine, *Etatisme et anarchie* de 1873.

Michel Bakounine à partir de l'expression de « *socialisme scientifique* » y critique notamment le prétendu « *gouvernement par des savants* » que préconiserait selon lui Marx : « *le plus odieux type de gouvernement* » et de « *dictature* » que « *ces savants soient authentiques ou non* », car « *le peuple manquant de connaissance* » vis-à-vis d'eux, serait « *totale-ment enrégimenté* ».

C'est une terrible critique. Marx y répond, entre autres, qu'il n'a jamais été question d'un gouvernement de savants, et qu'au contraire tous les citoyens doivent pouvoir participer au gouvernement comme l'a recherché « l'autogouvernement » de la Commune de Paris (avec sa décentralisation). Il souligne que l'expression de « *socialisme scientifique* » n'a été utilisée que « *seulement en opposition au socialisme utopique* » et à ses « *fantasmagories* » avec lesquelles « *il bride le peuple* », « *au lieu de limiter sa science à la reconnaissance du mouvement social fait par le peuple lui-même* ».

Et l'on pourrait ajouter qu'en définitive ce sont tous les membres du peuple qui devraient pouvoir apprécier si telle ou telle théorisation correspond à la mise en lumière de ce qu'ils sont en train de chercher à construire eux-mêmes dans leur mouvement social.

Déjà en 1845, dans la 3^e thèse sur Feuerbach, Marx avait pu noter que telle doctrine socialiste utopique (comme celle d'Owen) en insistant sur la modification des circonstances et sur l'éducation des hommes « *oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué* ». Ainsi, une telle doctrine tend-elle à « *diviser la société en deux parties dont l'une est au-dessus de la société* » (On voit comment certains en se réclamant de Marx, par la suite, ont pu se comporter ainsi). Marx lui oppose, en relation avec « *le changement des circonstances* », « *l'activité humaine* » de l'« *autochangement* » « *qui ne peut être considérée et comprise rationnellement* [c'est-à-dire théoriquement - P.B.] qu'en tant que pratique révolutionnaire ».

On peut souligner que selon les notes des Editions Sociales au texte des Thèses, Marx lui-même aurait mis « *les deux opérations* », « *comprendre* » et « *révolutionner pratiquement* », sur « *le même plan* », tandis que déjà la rédaction modifiée d'Engels de 1888 déclare : « *il faut donc comprendre celle-ci (la base sociale temporelle) dans sa contradiction, pour la révolutionner ensuite pratiquement* », comme si la théorie précédait le mouvement pratique. Ou encore, tandis qu'Engels écrit qu'« *il faut faire la critique théorique et qu'il faut révolutionner dans la pratique* » Marx aurait, à propos de cette révolution, écrit qu'il faut l'effectuer « *sur le plan de la théorie et de la pratique* » (K.Marx, F.Engels, *L'idéologie allemande*, Ed. Sociales, p.32, notes 6 et 7). En réalité l'analyse théorique de la plus-value dans le livre 1^{er} du *Capital*, par exemple, se fait en relation avec la pratique

des luttes ouvrières contre l'exploitation capitaliste (y compris pour la réduction de la journée de travail). Au contraire, non seulement le *Capital* de Marx est inachevé, et la plus grande partie de ce qui est rédigé laissée à l'état de brouillons, mais à propos des crises, de la concurrence concrète (et donc de la gestion) Marx déclare qu'elles ne seront analysées systématiquement que dans un livre ultérieur, que lui ou d'autres écriront sur la base des principes du *Capital*. De même, l'analyse des seuls principes des tendances d'évolution du capitalisme lui-même est uniquement amorcée. A fortiori, la maturation de la pratique sociale est insuffisante pour théoriser sur la construction d'une économie et d'une société socialiste.

Notons cependant que Lénine déclarera quant à lui en 1913 : « *la doctrine de Marx est toute-puissante, parce qu'elle est juste. Elle est harmonieuse et complète* » (*Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme*).

Mais n'y a-t-il pas quand même des lois objectives du fonctionnement de la société et de ses transformations historiques ?



La conception de Marx est très dialectique ou contradictoire sur cette question de l'objectif et du subjectif dans le mouvement de la société. Aussi, je demande au lecteur son indulgence pour la complexité de ma brève réponse. La conception que Marx élabore peu à peu des lois objectives du mouvement social, dégagées de façon relative et graduelle, montre comment ces lois n'expriment que le **résultat moyen et tendanciel** des actions concrètes de tous les

hommes particuliers qu'elle concerne, dans des **conditions déterminées** par les résultats **relativement durables** de leurs actions antérieures. Ces conditions seraient plus précisément déterminées par les actions des hommes visant à transformer la nature extérieure pour répondre à leurs besoins, en transformant ainsi leur propre nature humaine.

A leur tour, **les résultats moyens effectifs** s'imposent nécessairement comme conditions ultérieures des nouvelles actions particulières et déterminent encore leurs tendances moyennes, en pouvant les modifier. Tant que les multiples actions concrètes ne peuvent modifier fondamentalement les conditions matérielles et sociales d'ensemble, les lois du conditionnement de leurs résultats ne changent pas fondamentalement. Il s'agit ainsi des lois générales du fonctionnement économique de toute une époque comme par exemple celle concernant la plus-value, liée aux conditions générales, sociales mais aussi technologiques et matérielles, relativement durables du capitalisme.

Cependant, quand les conditions du fonctionnement ont été suffisamment modifiées par les multiples actions des hommes eux-mêmes (comme les

conditions technologiques), alors les lois du fonctionnement elles-mêmes commencent à pouvoir se modifier, par exemple les modalités historiques d'obtention et d'utilisation de la plus-value, que Marx a seulement commencé à analyser. Ces lois peuvent, quand leurs transformations internes sont suffisamment avancées, commencer à être véritablement dépassées et leur transformation radicale exprimer un processus de création révolutionnaire d'une nouvelle société.

Ainsi, selon cette conception, dans toutes les sociétés les transformations historiques ne sont pas du tout **prédéterminées**, bien qu'elles soient conditionnées par les conditions matérielles et sociales résultant durablement, en formant système, de l'action antérieure des hommes et dans lesquelles les hommes agissent pendant une certaine époque. Elles ne sont donc pas non plus **indéterminées**. Mais elles sont orientées par ces conditions matérielles et sociales et les types d'actions qui en résultent. Les tendances contradictoires d'évolution de ces conditions et types d'actions peuvent être analysées. Ces tendances conditionnent les possibilités de la **créativité** historique des hommes d'un système social nouveau.

Cependant, on a pu rencontrer les deux erreurs extrêmes chez ceux qui se réclament de Marx. C'est, d'un côté, la prédétermination des transformations, entièrement découvertes par des lois sociales dites scientifiques, en confondant les tendances nécessaires des modifications possibles, dégagées graduellement en liaison avec les luttes et les pratiques, avec la fatalité de transformations effectives entièrement repérées à l'avance. Et c'est, de l'autre côté, le volontarisme des transformations sociales. On confond alors la créativité de leur histoire par tous les hommes avec la possibilité pour tel groupe d'hommes « éclairés » d'imposer sa volonté, indépendamment des conditions de maturation objective et subjective des transformations possibles au niveau de tous les hommes de la société. On néglige ainsi la nécessité du va-et-vient entre créativité particulière et aspirations sociales ou créativité généralisée dans toute la société.

Les deux déformations ont pu d'ailleurs se rejoindre, quand un volontarisme politique a prétendu utiliser des analyses dites scientifiques comme des instruments préalables achevés pour une transformation sociale considérée comme prédéterminée. On l'a vu dans l'exaltation mystique du parti et de sa théorie marxiste-léniniste chez Staline notamment.

Or, comme le dit à sa façon le chant de l'Internationale : « *Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni tribun, producteurs sauvons-nous nous-mêmes* ».

Ce sont les hommes et les femmes, tous les sujets vivants qui sont, en dernière analyse du moins, les acteurs décisifs des changements sociaux. Par leurs aspirations, actions et réflexions, ils interviennent, même en résistant, par inertie, de façon apparemment passive ou même partiellement régressive et réactionnaire, en visant, comme ils l'entendent, à une vie meilleure contre ce qui ne va pas pour eux. Bien sûr, ils sont à la fois acteurs et objets d'actions, manipulés ou subissant des pressions, au cours des luttes, tout particulièrement des luttes de couches et de classes sociales opposées dans les sociétés de classes. Mais à la longue, c'est l'action des plus larges masses qui finit par l'emporter, de façon relative, dans les conditions d'une époque nouvelle.

Selon cette conception, ce sont les hommes qui font leur histoire. Déjà pour les sciences sociales ou la théorie sociale, mais à bien plus forte raison pour une révolution nouvelle (contre toute domination sociale), ce n'est pas une science du type de celle de l'ingénieur (traditionnel) où les hommes seraient des instruments, des éléments mécaniques à ajuster selon des schémas de montage tracés à l'avance, même dans leur intérêt, qui est la référence.

Du point de vue d'une éthique communiste - mais c'est aussi un problème d'efficacité et de justesse théorique - il n'y a pas de pensée si géniale soit-elle, ou d'une minorité de sages, qui pourrait dire quel est le bonheur des hommes à leur place. Une théorie qui prétendrait dire quel est le bonheur des autres hommes à leur place ne serait pas scientifique.

**Quel serait donc le rôle
des élaborations
théoriques pour des luttes
de portée
révolutionnaire ?**



L'importance de l'élaboration proprement théorique, toute relative soit elle, concernant le mouvement tendanciel et donc aussi les changements possibles de la société, loin d'être diminuée, est au contraire accrue dans cette conception. De même l'auto-éducation, l'auto-réflexion, l'auto-gestion ne signifient pas l'absence d'éducation, de réflexion, de gestion. Celles-ci nécessitent au contraire de faire le tri des actions plus ou moins réussies et de celles

qui échouent, en dégagant des règles plus générales d'efficacité. Mais ces règles pourraient être bien davantage éclairées par une analyse théorique des régulations sociales moyennes, de leur conditionnement matériel et social et de leurs tendances contradictoires.

En effet, les aspirations sont plus ou moins confuses ou cohérentes. Et la conscience suffisamment adéquate des objectifs, voies et moyens efficaces de ce que les hommes recherchent pour vivre moins mal et mieux n'est pas du tout automatique. Elle nécessite une réflexion sur les expériences passées et une concertation entre tous ceux qui cherchent à améliorer leur vie, ainsi qu'une émancipation des idées dominantes (des dominants), une élucidation des enjeux des oppositions et des possibilités de leur dépassement. Cette réflexion prend la forme d'idées socialisées, synthétiques, pouvant guider l'action, résumant des résultats nombreux dans le temps et dans l'espace social. Mais ces idées peuvent être remises en cause et nécessiter d'être réapprofondies, y compris en passant par des régressions possibles, à la suite de nouvelles expériences pratiques.

Dans un processus révolutionnaire socialiste visant à une conscience plus objective, car recherchant une émancipation non dominée par une minorité, l'analyse théorique des tendances objectives moyennes des actions sociales ou des lois sociales est nécessaire. Cette analyse théorique permet d'éclairer la construction autogestionnaire de nouvelles cohérences possibles, en considérant les enjeux réels à l'échelle de tout le système.

Elle permet de mieux s'appuyer sur les tendances qui montent objectivement dans le système capitaliste lui-même, faisant progresser des relations plus socialisées sous des formes antagonistes. Elle peut guider l'action visant à dépasser les antagonismes par l'initiative d'autres constructions commençant réellement à être émancipées des dominations capitalistes.

Elle permet ainsi de critiquer des théorisations masquant des dominations d'intérêt et par des erreurs liées à des illusions. Cependant, plus cette analyse se veut critique et objective, plus elle doit être essentiellement relative, en liaison avec les expériences et les luttes sociales. Quoi que nécessairement synthétique et générale, elle part de ce que font les gens eux-mêmes et se modifie en définitive sous l'influence des gens eux-mêmes, dans un va-et-vient entre élaborations théoriques et actions pratiques. Evidemment, le retard des initiatives sur les modifications d'abord peu sensibles de la société peut entraîner des adaptations plus ou moins brutales et catastrophiques. D'où l'importance d'une recherche en profondeur des tendances et de leurs changements.

C'est ici qu'on pourrait considérer la position de François Furet dans le « *Débat : le marxisme est-il condamné* » du *Figaro* du 22/1/90 (avec M. Gallo, A. Touraine, P. Daix et Ph. Robrieux) : F. Furet y oppose l'analyse éthique et historique de Marx à ses prétendues « prédictions » « pseudo-scientifiques ».

L'historien Furet déclare en effet : « Sous la forme du marxisme-léninisme, le marxisme sombre avec les régimes qui s'en sont fait un drapeau. Le marxisme de Marx comporte à la fois une critique de l'aliénation humaine dans la société marchande, une analyse historique du capitalisme, et une prédiction pseudo-scientifique quant au dénouement des contradictions du capitalisme. De cette oeuvre vaste et savante, les événements actuels ne touchent que le 3^e élément (...) Marx est mort comme prophète et vit comme auteur ». Que penses-tu de cette opposition ?



Tout d'abord en ce qui concerne l'analyse théorique du capitalisme, Marx l'a située précisément dans le mouvement historique. Cela renvoie donc à l'analyse des tendances profondes moyennes, contradictoires, du mouvement du capitalisme, depuis l'analyse des sociétés marchandes en général (y compris les sociétés pré-capitalistes, selon l'expérience de l'époque) jusqu'à ce qui, de l'intérieur du capitalisme lui-même se développe, en tendant à

des modifications qui prépareraient son dépassement futur.

Ceci dit, Marx s'opposait précisément à la prétention des prédictions utopistes de sauter par-dessus les limites de l'époque en forgeant des sociétés idéales. Aussi dans sa position sur le dépassement constructif des contradictions antagonistes du capitalisme, il était assez conscient d'un double aspect (*), dont nous pouvons mieux prendre conscience avec le recul.

D'une part, l'existence de luttes et de mouvements sociaux effectifs plus ou moins prolétariens, animés d'idées sociales, y compris d'idées socialistes et communistes plus ou moins utopistes, auquel il était nécessairement confronté, sans en être jamais complètement émancipé. D'autre part en liaison avec les actions et les luttes réelles pratiques de tous les acteurs humains et de toutes les classes concernant le système capitaliste et son mouvement objectif d'ensemble, il pouvait critiquer les élaborations théoriques antérieures (comme celles des économistes classiques) et développer graduellement une analyse théorique des tendances travaillant le capitalisme en profondeur et préparant les bases de son dépassement historique. Cette élaboration nouvelle très lente visait à s'émanciper graduellement des insuffisances des meilleures analyses antérieures du système (de l'économie politique classique et des critiques sociales utopiques) et à prendre une conscience plus objective de ce que cherchent à construire subjectivement les hommes eux-mêmes dans leurs luttes dans le capitalisme.

Dans ces conditions, loin de s'adonner à des « prédictions pseudo-scientifiques », Marx, à partir d'une analyse volontairement limitée et inachevée des tendances économiques, politiques, etc., à l'oeuvre à travers les actions concrètes, cherchait le plus possible à les éviter et ne pas trop anticiper sur le mouvement social réel. Il s'efforçait aussi de refondre ses analyses en liaison avec le développement social réel, en cherchant à s'émanciper des limites des analyses et des prédictions des économistes classiques comme des socialistes utopistes. Il progresse graduellement dans cette émancipation à partir de positions anciennes qui peuvent encore l'influencer.

Ainsi il s'émancipe graduellement de l'analyse des valeurs d'échange de Ricardo, négligeant la différence cruciale entre ce que Marx appelle les valeurs moyennes essentielles et les valeurs d'échanges concrètes particulières phénoménales des marchandises, (question sur laquelle Marx avance encore dans la 1^{re} édition du Livre 1^{er} du *Capital* à la 2^e édition). Il va aussi tendre à s'émanciper en politique de l'idée de la dictature politique de Babeuf et de Blanqui, en allant vers un dépassement de tendance autogestionnaire de la démocratie bourgeoise, elle-même développée, avec notamment une analyse de la Commune de Paris, comme forme politique décentralisée d'autogouvernement, puis sa conception de la révolution pacifique dans les pays capitalistes les plus développés.

Ces évolutions profondes de Marx sont généralement incomprises, par tous ceux qui, admirateurs ou adversaires de Marx, ne voient pas que ses analyses les plus fondamentales elles-mêmes étaient essentiellement inachevées, y compris Lénine à mon avis. D'où leur ouverture à l'élaboration ultérieure en liaison avec la maturation des pratiques sociales.

En ce qui concerne ses analyses proprement économiques, Marx va se distinguer de plus en plus de l'accent mis de façon unilatérale et primordiale sur la propriété au plan des rapports sociaux, en découvrant le rôle central du type de régulation objective par le taux de profit (et donc de gestion subjective pour la rentabilité). Ou encore il va s'écarter sur l'accent mis de façon unilatérale sur le développement de la révolution industrielle, du grand machinisme et de la concentration, comme base de la société future socialiste, en considérant le type historique antagoniste de croissance de la productivité capitaliste qu'exprime la révolution industrielle, et en commençant à percevoir les débuts d'une tout autre révolution technologique exigeant le développement prédominant de tous les hommes associés eux-mêmes et donc un autre type de progression de la productivité.

Dans le chapitre non publié du Livre Ier du *Capital*, (non publié précisément parce qu'il anticipait de façon trop spéculative, selon Marx, sur des recherches plus objectives et mieux étayées en liaison avec la maturation ultérieure du capitalisme lui-même) Marx indiquait deux types de mouvements préparant des révolutions sociales dépassant le système :- la généralisation des rapports et des conditions capitalistes (salarisation, développement du machinisme, etc.) - la préparation de l'intérieur d'éléments s'opposant au capitalisme lui-même à partir des exigences mêmes de son développement.

Mais, contrairement à ce qu'on lui a fait dire, cette deuxième partie est largement implicite et virtuelle, notamment dans les implications du développement du Livre III du *Capital* non publié, à propos de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital et des crises de la régulation par le taux de profit.

Ainsi, à travers les luttes sociales, la dévalorisation structurelle du capital tendrait à modifier la régulation par le taux de profit, jusque dans les formes du capitalisme très mûr, selon les analyses que nous avons développées, notamment sur le capitalisme monopoliste d'Etat à partir des ébauches théoriques de Marx.

De même, une dévalorisation plus hardie du capital et une nouvelle régulation pourraient de nos jours concerner un autre type d'économie mixte et le début de nouveaux critères de gestion d'efficacité sociale.

Mais ce sont surtout les domaines de la politique, de l'éthique, et autres domaines non-économiques de la société qui ont beaucoup trop peu été analysés théoriquement par Marx, malgré des amorces précieuses et en général méconnues par ses successeurs. D'où les compléments souvent très discutables de ses successeurs (influencés bien davantage encore ici par la pensée antérieure à Marx) de Jaurès à Lénine par exemple. Et d'où la nécessité, de nos jours, d'une nouvelle révolution dans la révolution théorique marxiste. Celle-ci pourrait avancer tout particulièrement dans ces domaines que j'appelle **anthroponomiques**, ou non-économiques de la société, en relation avec les avancées théoriques sur les **réalités concrètes** de l'économie et de la gestion, et avec la maturation des théorisations sociales non marxistes ainsi que des sociétés contemporaines elles-mêmes.

(à suivre).

(*) Dans le projet d'une critique très intelligente que ferait un non-communiste du Livre I^{er} du *Capital* écrite par Marx lui-même pour être signée par un autre que lui dans un journal sérieux non-communiste. Marx écrit (avec humour) : « Quand au livre lui-même, il convient de distinguer deux choses : les développements positifs (« solide » est le deuxième adjectif à employer) que l'auteur propose et les conclusions tendancieuses qu'il en tire (...) Quant à la tendance de l'auteur ici encore on doit faire une distinction (...) Le mérite de l'auteur est de montrer un progrès caché même là où les rapports économiques modernes s'accompagnent de conséquences immédiates effrayantes. L'auteur a du même coup, par cette conception critique qui est la sienne — peut-être malgré lui — sonné le glas de tout le socialisme professionnel, c'est-à-dire le glas de tout utopisme.

La tendance subjective de l'auteur par contre — peut-être était-il tenu d'agir ainsi et dans l'obligation de le faire par sa position de parti et son passé — c'est-à-dire la manière de se représenter ou de présenter aux autres le résultat final du mouvement actuel, de l'actuel processus social, n'a aucun rapport avec l'évolution réelle de ce mouvement. Si la place le permettait, en allant au fond des choses, on pourrait peut-être montrer que son « évolution objective » dément ses propres lubies « subjectives » (lettre de Marx à Engels du 7/12/1867).